

bable que le but de la nature est mieux atteint lorsque le contraire a lieu.

La volupté n'est jamais plus complète que lorsque l'organe génital de la femme est porté à son plus haut degré de spasme, et que l'ouverture de l'utérus se présente au pénis pour en absorber le sperme. La conception ne peut s'effectuer que par le contact des substances au moyen desquelles chaque sexe participe à la génération. L'œuf, je l'ai dit, est fourni par la femme, et le fluide qui le féconde est la part de l'homme. La fécondation a lieu à l'ovaire, et comme cet organe est situé en dehors de la matrice, et que l'œuf n'est saisi par les trompes qui en dépendent qu'au moment de la conception, on doit admettre, en effet, qu'il y a réellement absorption subite, instantanée, à moins de supposer l'action d'une vapeur séminale, *aura seminatis*, ce qui est moins vraisemblable d'après les expériences qui ont été faites pour expliquer les fonctions des organes génitaux, et qui constatent que, parmi les animaux qui ont servi aux expérimentations, la fécondation n'a lieu que par le contact immédiat de l'œuf et du sperme. La preuve que la fécondation se fait à l'ovaire résulte surtout des observations de fœtus développés dans le trajet des trompes, et même quelquefois dans l'intérieur du bas-ventre; dans ce dernier cas on suppose que l'œuf y serait tombé faute d'avoir été retenu par le pavillon de la trompe, après l'avoir saisi pour le féconder et le porter dans l'utérus.

CHAPITRE IV.

Du Coït ou du rapprochement des sexes.

La philosophie se mesle et parle librement de toutes choses, pour en trouver les causes, les juger et régler convenablement.

CHARRON (*De l'Amour charnel*).

Le coït est l'acte préliminaire de la fécondation, le rapprochement intime des sexes, le contact immédiat des organes génitaux. Ayant décrit dans le chapitre précédent les organes que cette fonction met en exercice, j'examinerai, dans celui-ci, son utilité, les dangers de ses excès et de son abstinence, les maladies qui peuvent en résulter, les moyens de s'en préserver et de les guérir.

La nature a dû inviter l'homme, par l'attrait du plaisir, à satisfaire tous les besoins qui ont pour but sa propre conservation; mais celui qui a pour objet la propagation, la perpétuité de l'espèce, et qui provoque le rapprochement des sexes, est beaucoup plus vif encore. Lorsque le besoin de se reproduire se fait sentir dans toute son énergie, l'homme se sent animé d'un surcroît d'existence qui a besoin de se répandre et cherche une issue; toutes les femmes lui paraissent belles, son ardeur ne lui donne pas le temps de choisir. Mais combien il en est autrement chez le vieillard que la nature invite au repos, ou chez le libertin épuisé par les excès! La beauté ne s'offre plus à leurs yeux telle qu'elle est. Ils ne s'animent plus que devant les fantômes souvent obscènes de leur imagination toujours capricieuse.

L'homme, au contraire, qui jouit de la plénitude de ses facultés, sent son cœur palpiter aux approches de la femme qu'il aime, son sang circule avec plus de vitesse, sa respiration précipitée est souvent entrecoupée par des soupirs, ce qui semble diminuer l'agitation qui l'opresse. Une chaleur plus vive se répand dans tout son corps et colore ses traits; sa sensibilité, devenue plus exquise, le prépare à goûter avec plus de délices toutes les jouissances de l'amour. L'homme qui attend la femme qu'il désire n'a plus qu'une pensée, celle du plaisir: la faim, la soif, tous les besoins de la vie nutritive se taisent devant le désir impétueux de reproduction qui l'anime.

Mais si l'heure du rendez-vous se passe sans voir l'objet aimé, s'il se croit délaissé, ou si la jalousie le trouble, alors à ce surcroît de vie si agréable, prélude des plaisirs de l'amour, succède un état d'exaltation qui n'est plus compatible avec l'harmonie des fonctions vitales. L'impatience devient plus vive et plus inquiète, l'agitation et les battemens du cœur plus pénibles, le pouls est plus agité, la langue se sèche, la soif se fait sentir, une chaleur halitueuse et incommode se répand sur tout le corps; le sommeil s'éloigne, l'imagination troublée exagère, accuse le présent et s'effraie de l'avenir; la raison est sans force pour adoucir les peines qu'on ressent, et celui qui les éprouve tombe bientôt dans l'accablement et les rêveries d'une mélancolie qui n'est souvent qu'un signe avant-coureur d'accidens pouvant devenir plus ou moins graves, selon la disposition des individus, et l'espérance ou le désespoir que peut entrevoir un esprit malade.

La femme doit éprouver les mêmes impressions, et, de même que l'homme, goûter les plaisirs et subir les peines qui naissent de l'amour, sauf les modifications qui peuvent résulter de l'éducation, de la pudeur et de la chasteté qui la distinguent.

Le moment de la copulation transporte l'existence dans une sphère particulière. Rien n'existe autour de celui qui se livre aux embrassemens de l'amour; ses sens absorbés ne lui permettent de voir que l'objet enlacé dans ses bras; il semble s'oublier pour mieux faire sentir la volupté qu'il éprouve et qui n'est réellement complète que lorsqu'elle est partagée. L'instant si court de l'ébranlement spasmodique qui coïncide avec la secousse la plus voluptueuse, est suivi aussitôt d'un état de lassitude et d'une sorte d'étonnement offrant un singulier contraste avec l'ardeur et l'ivresse qui, une minute auparavant, existaient encore.

Quoique l'homme seul éjacule le sperme destiné à la fécondation et que la femme ne produise qu'un fluide muqueux plus ou moins abondant et quelquefois nul, l'ébranlement convulsif qui résulte du coït n'est pas moins vif pour un sexe que pour l'autre; et l'abus du coït, toutes conditions étant égales, peut être aussi funeste à la femme qu'à l'homme.

La faiblesse qui suit le coït est d'autant plus grande que la jouissance a été plus vive, et le spasme voluptueux qui en résulte a lui-même une intensité relative à l'usage plus ou moins réitéré qu'on en fait, c'est à dire que la sensibilité s'exalte par l'abus des plaisirs de l'amour, et que, dans ce cas, la secousse qui termine l'acte générateur a quelque chose de plus énervant que lorsque la copulation est exercée avec plus de modération, ce qui établit une progression de danger toujours croissante en raison des excès auxquels on s'abandonne.

L'usage modéré du coït est indispensable au maintien de la santé. La nature n'a créé aucun organe pour le condamner au repos; mais elle a mis un terme à la mesure de ses exercices: user et ne pas abuser, voilà la loi. Le coït produit une réaction générale qui met en jeu tous les actes de la vie et en stimule l'exercice. La faim et la soif se font sentir plus vive-

ment; la digestion s'opère avec plus d'activité, la nutrition s'accomplit mieux, elle accélère les mouvemens de composition et de décomposition, et s'oppose ainsi aux accidens qui peuvent résulter de l'action trop ralentie des fonctions vitales dont le principal effet est de produire l'obésité; ce qui justifie le proverbe qui ne reconnaît pas l'aptitude aux luttés de l'amour sous une corpulence trop chargée d'embonpoint. A la suite du coït, pris avec modération, la circulation devient plus libre, la respiration plus facile, ce qui permet une consommation d'air plus considérable, enrichit le sang d'oxygène, entretient la fraîcheur de la peau et donne à la physionomie un air satisfait et gracieux. Les sens sont plus impressionnables, l'intelligence est plus ouverte, le travail plus facile, l'imagination plus riante, le corps plus dispos; le sommeil est calme, répare les forces, continue les impressions du jour, et n'est agité ordinairement que par des rêves enchanteurs.

Les effets salutaires du coït sont nécessairement subordonnés à la prudence qui doit en régler l'usage; il convient de ne pas s'y livrer trop souvent et de prendre pour terme à cet égard la mesure de ses forces; c'est à dire que l'usage de cette fonction ne peut point être limité d'une manière absolue, et que chaque individu peut s'y livrer sans danger avec plus ou moins de fréquence, selon l'état de son organisation. Si, comme les autres animaux, l'homme ne s'abandonnait au coït que pour la propagation de l'espèce, et que la femme, une fois fécondée, ne permit plus ses approches, cet acte serait beaucoup plus rare. Chez les peuples nomades et chez l'homme qui vit dans l'état sauvage, le besoin du coït ne se fait ordinairement sentir que lorsqu'il a pourvu aux besoins que réclament sa propre conservation et celle de sa famille. S'il est vrai que l'amour peut faire taire momentanément la faim, à son tour la faim ne tarderait pas à faire taire l'amour et à le rendre impuissant, car le coït est de toutes

les fonctions celle qui réclame une réparation plus immédiate des pertes qu'elle occasionne.

Avec les progrès de la civilisation sont venus l'usage d'une nourriture abondante et recherchée, les livres qui retracent toutes les impressions de l'amour satisfait ou contrarié, les spectacles, la danse, les images et les conversations lubriques, les exemples, les provocations, en un mot tout ce qui peut faire naître et entretenir des idées voluptueuses. On l'a dit, et cela est vrai: on n'aime pas à la ville comme on aime au village, où le travail occupe davantage, où l'imagination est moins active et moins capricieuse, où les affections sont plus douces et plus paisibles et les unions plus constantes, et enfin où le rapprochement des sexes n'est désiré que comme un acte nécessaire; tandis que dans les grandes villes, l'amour sans cesse sollicité y devient une sorte d'habitude et souvent même une question d'amour-propre; ce qui fait que, lorsqu'on se sent moins habile à répondre à ses desirs, on recherche tous les moyens de s'en rendre capable, soit en fatiguant son imagination par des idées lascives, soit en provoquant le jeu des organes sexuels par des excitans externes ou pris intérieurement, moyens factices qui produisent toujours de graves accidens, comme j'aurai l'occasion de le dire.

On ne peut prescrire aucune règle sur la distance qu'on doit mettre dans la recherche des plaisirs de l'amour. Chacun ayant sa mesure de santé et son degré d'aptitude à ce genre d'exercice, on peut en régler soi-même l'usage en suivant ce principe, qu'on doit s'arrêter dès que la fatigue invite au repos, et attendre le retour de nouvelles forces. Les personnes délicates et nerveuses doivent suivre le précepte de l'école de Salerne. *Coïre in hebdomade*, une fois par semaine, et même plus rarement. Lorsqu'on est dans un état de faiblesse malade ou de langueur, l'usage du coït serait un grand obstacle au retour des forces et au

rétablissement de la santé; l'abstinence absolue devient alors indispensable.

Quel est l'âge où l'homme peut sans inconvénient se livrer aux plaisirs de l'amour? La puberté étant l'époque de la vie où chez les deux sexes les organes de la génération acquièrent le développement nécessaire à l'exercice de leurs fonctions, il semble que, dès ce moment, le rapprochement des deux sexes pourrait avoir lieu sans danger. Mais l'âge de la puberté n'a pas de limite déterminée; elle varie suivant le climat, les habitudes et l'éducation; elle est généralement plus précoce chez les filles. En France et dans les pays tempérés elle se manifeste chez elles de douze à quatorze ans, et de quatorze à seize ans chez les garçons. Les pays chauds l'accélèrent; sous les tropiques les filles sont nubiles et deviennent quelquefois mères dès l'âge de huit à neuf ans. A douze ans les hommes peuvent se reproduire. Dans les climats froids, sous les zones glaciales, la puberté est beaucoup plus tardive, elle ne s'y manifeste que de seize à vingt ans. Chez l'habitant des montagnes, dont la vie est simple, tranquille et uniforme, elle ne se développe ordinairement qu'à l'âge de seize à dix-huit ans; et dans le Valais principalement, selon la remarque de J.-J. Rousseau, il n'est pas rare de trouver de jeunes garçons et de jeunes filles fortement constitués, dont les premiers sont imberbes et conservent encore à vingt ans la voix grêle de l'enfance, et dont les filles, vivant dans l'innocence, ne sont pas encore assujetties à l'évacuation périodique de leur sexe.

Je ne redirai pas ici les causes qui, dans les grandes villes, peuvent hâter le développement de la puberté; mais je ferai remarquer que, dans cette circonstance, c'est l'imagination trop tôt agitée par l'idée des plaisirs de l'amour qui provoque l'éveil des organes destinés à les satisfaire; tandis que, dans les circonstances opposées, c'est le développement

naturel des organes de la génération qui réagit sur la pensée et porte à l'imagination les idées qui appellent le rapprochement des sexes. Dans le premier cas, la puberté est comme les fruits qui doivent à une culture artificielle leur maturité précoce. Dans le second cas, c'est la nature qui fait sentir le besoin de se reproduire.

On cite les Grecs et les Germains comme ayant dû à leur chasteté, et à l'usage parmi ces derniers de ne se marier qu'après vingt-cinq ans, la force et la vaillance qui les distinguaient des autres peuples. Je ne pense pas toutefois que l'ordre social et le bonheur personnel exigent tant d'austérité. Le coït pris avec modération lorsqu'on est bien constitué, doit être recherché beaucoup plus tôt comme un moyen de réagir utilement sur les fonctions organiques et intellectuelles. Le point essentiel est de ne pas être dans un état de faiblesse, que les plaisirs de l'amour pourraient encore augmenter; mais à toutes les époques de la vie et dans toutes les circonstances il importe de ne jamais outrepasser la mesure de ses forces. Les jouissances trop précoces et celles qu'on recherche à l'âge où la nature demande à se reposer, affaiblissent le tempérament et abrègent toujours la durée de la vie.

Quelques auteurs pensent que le moment le plus favorable pour se livrer au coït est le matin à l'heure du réveil. Je ne suis pas de cet avis. Il est bien vrai que fort souvent on se réveille dans un état d'érection; mais, comme l'a remarqué Montaigne, ce n'est qu'un signe équivoque; car il suffit d'uriner pour que cet état cesse. C'est en effet à l'excitation du col de la vessie par l'urine et à la compression exercée par ce liquide sur la glande prostate qu'on doit attribuer en ce moment l'extension du pénis. Il ne convient pas d'ailleurs de se fatiguer dès le matin lorsqu'on peut avoir besoin de toutes ses forces pour exécuter les travaux de la journée. Il est toujours imprudent de sacrifier à l'amour immédiate-

ment après le repas, la digestion pouvant en être troublée d'une manière souvent fâcheuse; le moment le plus favorable à l'acte de la génération me paraît être celui où la digestion est terminée et où l'heure du repos rapproche les époux et les présente l'un à l'autre dans l'état où, par un contact plus étendu et plus facile, on se sent entraîné avec plus de charme aux douces effusions de l'amour. Le sommeil qui succède au coït est plus calme, plus profond et plus réparateur; cependant, lorsque les travaux de la journée ont produit une extrême fatigue, on doit s'abstenir du rapprochement sexuel.

Un soin que je crois utile de recommander, c'est la réserve dans les expressions dont peuvent se servir les époux lorsqu'ils ne mettent pas le même empressement à se rechercher. Une foule de circonstances peuvent empêcher l'homme de répondre aux désirs de la femme, et cependant elle ne doit jamais paraître contrariée, ni surtout se permettre des reproches ou des plaisanteries susceptibles de blesser l'amour-propre; car il pourrait en résulter que la crainte seule de se voir exposé à les mériter, mît l'homme dans l'impuissance plus ou moins réitérée de remplir ses devoirs conjugaux. Il ne faut à la femme que de la complaisance; à l'homme il faut des moyens que l'imagination a principalement le pouvoir de mettre en jeu. La femme doit donc s'attacher à ne rien dire qui puisse éloigner l'homme du but où elle veut l'amener. L'homme, de son côté, doit aussi éviter les reproches et les paroles qui peuvent blesser la susceptibilité de la femme. *L'amour-propre offensé pardonne rarement.* Ce motif a souvent rompu ou relâché des liens qui s'étaient formés sous les plus heureux auspices.

Disons quelques mots des causes qui, empruntées de l'hygiène, peuvent agir sur les organes de la génération et favoriser le coït ou lui être contraires. On ne doit pas s'y livrer lorsque l'estomac est plein; mais on y est mieux disposé

après la digestion d'un bon repas. L'usage habituel d'une alimentation copieuse et de bonne qualité entretient la disposition au plaisir de l'amour. Les alimens épicés, excitans, aromatisés qui peuvent convenir aux personnes indolentes et d'un tempérament lymphatique pour les disposer au coït, peut produire un effet contraire sur les personnes nerveuses et irritables, au point d'être souvent un obstacle à l'érection. Il en est de même du café, des boissons spiritueuses prises en trop grande quantité. Lorsqu'on est jeté dans l'ivresse par le vin on est peu propre à s'enivrer d'amour. Certains alimens tels que le poisson, les truffes, le céleri, etc., sont regardés comme étant spécialement aphrodisiaques. Si la chose était ainsi, ce serait en excitant directement les organes de la génération, de sorte que leur usage aurait d'autant plus d'inconvéniens qu'ils ne possèdent pas une propriété nutritive assez abondante pour réparer les pertes qu'ils occasionneraient; les meilleurs aphrodisiaques sont les farineux et les substances animales les plus riches en principes alimentaires et toniques, et qui, par cette raison, sont les plus propres à réparer les forces affaiblies par les fatigues de l'amour. Les bains tièdes, lorsqu'on n'en abuse pas; les frictions, le massage, les onctions disposent d'une manière efficace aux luttes amoureuses.

On sait que les moyens qui appellent le sang dans la région lombaire ont principalement cette propriété. *Meibomius* a fait un traité particulier sur ce sujet : *De usu flagrorum in re venerea.*

J'ai parlé précédemment de l'influence des climats sur le développement de la puberté et sur les modifications que peuvent en subir les fonctions génératrices; mais je n'ai rien dit de l'influence des saisons. De tout temps on a reconnu qu'une température modérée de l'atmosphère était la condition la plus favorable aux plaisirs de l'amour. On ne doit s'y livrer en effet qu'avec beaucoup de modération lors-

que la chaleur et le froid sont extrêmes. La chaleur trop élevée est débilitante et prédispose aux congestions vers la tête. Des apoplexies, des paralysies, des convulsions, des fièvres cérébrales peuvent, dans une telle circonstance, être déterminées par l'ébranlement seul que produit le coït.

Il n'est pas moins dangereux d'exercer les organes de la génération lorsque le froid est excessif, c'est à dire dans le moment où l'on est saisi par le froid; car on peut, en été comme en hiver, se créer une température modérée, de manière à pouvoir, en toutes saisons, rechercher les embrassemens de l'amour. Toutefois le temps des grandes chaleurs, quelques précautions que l'on prenne, est l'époque de l'année où il est le plus dangereux d'abuser du coït, ce qui a fait dire à plusieurs médecins qu'on devait toujours s'en abstenir pendant la canicule.

Les travaux qui exercent habituellement les facultés intellectuelles laissent peu de prise aux penchans de l'amour, ce qui a fait dire que les savans ne furent jamais de vigoureux champions dans les luttes amoureuses. Les affections morales profondes qui ne se rapportent pas à l'amour sont, parmi les choses contraires au coït, celles qui tiennent le premier rang. On recommande de ne pas se rapprocher de la femme pendant l'évacuation menstruelle. La secousse spasmodique qui a lieu dans cette circonstance peut supprimer cette évacuation et occasionner toutes les affections qui en sont ordinairement la suite. Le moment le plus propre à la conception est celui où les règles viennent à cesser. On doit être modéré sur l'usage du coït pendant la gestation, surtout dans les premiers mois. *Ce qu'amour fait, amour peut le défaire*: aussi est-il probable que beaucoup de fausses couches ont pour causes les excès du coït. La femme qui allaite ne doit céder, ou du moins se prêter qu'avec modération aux caresses de l'amour. L'impression que reçoit l'utérus dans cette occasion réagit sur les glandes mammaires,

ce qui peut altérer le lait et produire de fâcheux accidens sur l'enfant.

On a dit avec raison que l'excès le plus dangereux pour la santé est celui qui vient du rapprochement des sexes. Les maux qui en résultent sont en effet d'autant plus nombreux, que l'organisme tout entier participe aux émotions et à l'ébranlement qui naissent de l'action des organes générateurs. Les affections qui en sont la suite sont de deux sortes, locales et générales. Les premières sont pour l'homme l'affaiblissement, l'impuissance, l'atrophie des organes sexuels, l'émission involontaire de la semence, le catarrhe, la paralysie de la vessie, etc. Il n'est pas ici question des accidens qui peuvent dépendre de la maladie vénérienne, lesquels n'ont aucun rapport avec les excès du coït. Les affections locales sont, pour la femme, les fleurs blanches, l'irrégularité ou la suppression de l'évacuation menstruelle, le relâchement de la matrice et du vagin, tous les genres d'ulcères qui, sans être syphilitiques, peuvent affecter ces organes.

Les affections générales, infiniment plus nombreuses, ont été observées et bien appréciées par la plupart des auteurs, principalement par Tissot, Zimmerman et Cabanis. En voici le tableau tel qu'il a été retracé avec beaucoup de vérité par M. Rostan (1): « L'individu qui se livre avec excès au coït ou à l'onanisme, dont les effets sont les mêmes, soit qu'il n'ait pas atteint tout son développement, soit que, l'ayant atteint, il sollicite ses organes par des excitans extraordinaires, soit qu'il ait passé l'âge des plaisirs de l'amour, soit enfin que la faiblesse de sa constitution lui interdise ces jouissances, ne tarde pas à s'apercevoir que sa digestion est laborieuse, que les alimens pèsent sur l'estomac et que, mal élaborés, ils sont rejetés par le vomissement ou par les selles, presque dans leur état naturel; l'appétit est nul,

(1) Dictionnaire de Médecine, t. VI.

L'absorption intestinale est nécessairement faible, puisque la chymification ne s'effectue qu'imparfaitement. L'absorption interstitielle est ordinairement active, et comme la réparation est incomplète, une maigreur profonde ne tarde pas à se manifester. Il existe des palpitations fréquentes, il survient quelquefois des anévrismes, des ruptures du cœur; le sang est séreux et peu abondant, d'où résulte la pâleur générale. La respiration est gênée; l'individu qui commet des excès ressent des suffocations fréquentes, des douleurs sous le sternum et dans le dos entre les deux épaules; la phthisie pulmonaire peut s'emparer de lui. L'exhalation cutanée est ordinairement augmentée, d'où résulte encore une nouvelle cause d'affaiblissement; la face est pâle, les lèvres sont décolorées; les yeux, cavés et ternes, laissent échapper des larmes involontaires; les pommettes sont saillantes, les tempes et les joues creuses; les ailes du nez, les oreilles sèches et froides; la peau du front tendue et ridée prématurément; la vue est affaiblie, des nuages semblent envelopper les yeux devant lesquels voltigent mille corps imaginaires; ces organes ne peuvent rien fixer et la cécité survient assez souvent. L'ouïe est obtuse et tourmentée par des bourdonnements et des tintemens importuns. L'odorat, le goût, le tact perdent leur finesse et se pervertissent.

» Ce n'est pas seulement sur les sensations et leurs instrumens qu'exercent leurs ravages les excès dont nous parlons; le centre de perception, le cerveau partage cet état déplorable. La mémoire se perd; l'attention, sans laquelle il ne peut y avoir d'instruction, s'affaiblit et se détruit; le jugement se détériore: de là, l'idiotisme acquis, la manie, la mélancolie, l'hypochondrie, l'hystérie et l'ensemble des affections nerveuses.

» La partie de l'encéphale qui préside aux mouvemens n'est pas exempte de trouble; les tremblemens des membres, les spasmes, les convulsions, la catalepsie, l'épilepsie se

manifestent fréquemment, ainsi que la déviation et la carie de la colonne vertébrale, et la plupart des affections connues; tels sont, en résumé, les fruits amers des excès vénériens. »

Les individus qui vivent dans une continence absolue sont sujets également à des affections locales et générales. Les organes sexuels acquièrent une sorte de turgescence qui se distingue par le gonflement, la rougeur et une sensibilité incommode. L'érection permanente de la verge, ce qui constitue le priapisme, se manifeste dans cette circonstance; les vésicules séminales se distendent; les cordons des vaisseaux spermatiques se durcissent et deviennent douloureux. Les femmes éprouvent la sensation d'un gonflement à l'entrée du vagin, qui leur fait croire et dire qu'elles ont quelque chose qui veut sortir. Cet état amène bientôt, chez l'un et l'autre sexes, une réaction générale qui offre tous les caractères d'une maladie inflammatoire, et se manifeste par l'exaltation des battemens de cœur, par la force et la plénitude du pouls, la fréquence de la respiration, par la chaleur habituelle de la peau, la coloration du visage, l'aspect vif et brillant du regard, l'injection et l'humidité de la conjonctive. Une idée exclusive, qui semble se rattacher aux impressions ressenties par les organes sexuels, occupe sans cesse l'imagination et absorbe toute la pensée. Si cet état se prolonge, d'autres accidens beaucoup plus graves peuvent se développer. Toutefois les effets de la continence varient selon la disposition organique de chaque individu; ils sont beaucoup moins prononcés et moins graves chez les personnes d'un tempérament lymphatique et délicat, que chez les personnes d'une constitution bilieuse, sanguine et robuste. Chez les femmes faibles, sensibles et nerveuses, la continence tient souvent au défaut d'énergie des organes sexuels, traduit alors par la chlorose, maladie qui se manifeste par l'oppression, des palpitations, des bruits variables

dans les grosses artères, la décoloration de la peau, etc., et dépend d'un état de débilité générale qui lui donne un caractère tout opposé aux accidens qui proviennent de la continence chez les personnes fortes et robustes.

La mélancolie, l'érotomanie, les délires furieux, en un mot, la plupart des maladies que peut occasionner l'abus du coït peuvent aussi dépendre de la continence; mais les affections qui tiennent à cette dernière cause sont beaucoup moins dangereuses, parce que, pour les guérir, il suffit d'y mettre un terme, ce qui est chose facile et agréable. Buffon a rappelé l'histoire d'un curé de l'ancienne Guienne qui, par l'effet d'une chasteté rigoureuse, contraire à son tempérament, était tombé dans un délire vapoureux, pendant lequel il déploya divers talens dont il n'avait fait aucune étude : il faisait des vers et de la musique, et, ce qui est bien plus remarquable encore, dessinait avec beaucoup d'exactitude et de vérité les objets qu'il avait sous les yeux. La nature le guérit par des moyens très simples, et par la suite il sut parfaitement se garantir de toute rechute; mais, quoiqu'il restât toujours homme d'esprit, il vit s'évanouir avec sa maladie une grande partie des facultés merveilleuses qu'elle avait fait éclore.

Lorsque la continence tient à l'absence des désirs de l'amour ou résulte de la mutilation des organes sexuels, l'humeur devient sombre et chagrine. Ribeiro Sanches dit, dans son *Traité des maladies vénériennes*, que ces mêmes maladies disposent particulièrement aux terreurs superstitieuses. Cabanis a fait plusieurs fois la même observation, et il croit qu'un effet particulier de l'affaiblissement des organes de la génération est de rendre timide et pusillanime, opinion que je partage, en ce sens qu'une telle disposition morale tient alors à la déchéance de la puissance génératrice plutôt qu'à l'état de faiblesse ordinaire ou constitutionnelle des organes sexuels.

CHAPITRE V.

De l'Onanisme et de la Masturbation.

De là vient cette race infirme, abâtardie,
Ce peuple d'avortons qu'attend l'orthopédie;
De là ces jeunes gens déjà cadavéreux,
A la poitrine étroite, au front pâle, à l'œil creux.

BARTHÉLEMY.

J'ai exposé précédemment les dangers qui peuvent résulter de l'abus des plaisirs de l'amour, lorsqu'on s'y abandonne avant l'époque où le tempérament a acquis le développement et la force nécessaires à cet exercice; mais si le rapprochement des sexes peut avoir de graves inconvéniens lorsqu'on s'y abandonne de trop bonne heure, l'onanisme est accompagné d'accidens bien plus fâcheux encore. L'occasion des embrassemens partagés se présente rarement chez les adolescents, en raison de leur timidité naturelle, qui les tient dans une réserve qu'ils cessent d'avoir dans un âge plus avancé, tandis que ceux habitués à se masturber ont à toute heure le moyen de satisfaire leur penchant, ainsi que le dit assez le mot masturbation, qui dérive du mot latin composé *manustupratio*, corruption avec la main, et il leur suffit d'en avoir le désir pour s'y abandonner. Le retour de cette fâcheuse habitude est d'autant plus fréquent que l'imagination a été plus souvent souillée, au point que l'idée de la sensation agréable qui en résulte se présente sans cesse à l'esprit, chez quelques onanistes, et produit des récidives qui les conduisent rapidement au tombeau.